

# Allocution de Jean-Marie Rouart

## Pèlerinage de Médan 2001

Mesdames, Messieurs,

Tout d'abord, je voudrais dire mon émotion d'être ici, après tant d'invités prestigieux qui montrent à quel point votre comité, les membres qui l'ont constitué depuis toujours, ont eu à cœur de faire preuve d'éclectisme. En effet, on trouve, bien sûr, beaucoup d'écrivains très prestigieux comme Céline, comme Maurois, on trouve des hommes politiques, on trouve des juristes et tous ces hommes ont malgré tout un point commun : ils ne font qu'exprimer la lutte acharnée pour la victoire de l'esprit.

Je voudrais également dire mon émotion d'être dans ces lieux parce que, - pour employer une phrase d'un homme qui n'était pas un ami de Zola, Barrès, qui était même un adversaire -, c'est vraiment un lieu où souffle l'esprit. Quand on est ici, on se rend compte à quel point tout ceux qui se sont battus pour que ce lieu soit ce qu'il est aujourd'hui, pour lui rendre son âme, ont vraiment mené un combat magnifique. Et, à cet égard, je voudrais féliciter Pierre Bergé qui a vraiment été, on pourrait dire le chef d'orchestre de ce combat, l'homme qui s'est battu pour cette maison, pour tant d'autres lieux où souffle l'esprit, et c'est une initiative qui devrait être suivie. Enfin, je pourrais parler longtemps de Pierre Bergé, de ses combats, mais c'est la personnalité de Zola que je vais évoquer.

Tout d'abord, le Zola écrivain, qui me touche infiniment, il est très intéressant de l'aborder par ses amis, par ses maîtres, par Flaubert et par Maupassant. On peut se demander, ce qui a pu rapprocher Zola de Flaubert. Il y a une phrase fameuse à propos de Zola, à propos d'un livre que Flaubert n'avait pas complètement apprécié de Zola, il a dit : « il faut pouvoir admirer ce que l'on n'aime pas ». Mais malgré tout, c'est évident, il y avait de la part de Flaubert une très grande sensibilité à cette jeunesse qui, partant de son oeuvre, lui avait donné un accent particulier.

Bien évidemment, il n'y a pas chez Flaubert la préoccupation sociale, la préoccupation d'intelligence de la société dans ses forces, dans ses combats tel qu'on peut le voir chez Zola.

Il y a, chez Flaubert, une conception de l'oeuvre pure, de l'oeuvre qui, finalement, est transcendante, de l'oeuvre qui se détache de la société pour essayer de chercher son abstraction et ses essences.

Ce que Zola a retenu de Flaubert, me semble-t-il, c'est la croyance dans le fait que la littérature est au-dessus de tout - qu'elle sert à justifier la vie.

Avec Maupassant, les liens sont beaucoup plus proches puisqu'au fond ils ont collaboré à un même livre, et c'est dans ce livre où Maupassant va apparaître comme un météore, avec *Boule de Suif*. Il y aurait une longue analyse que je laisse aux universitaires qui sont passionnés par cela et un parallèle à dresser entre les deux hommes. On a pu croire qu'ils étaient différents, notamment par les combats. Mais si Maupassant est resté à l'écart de l'impressionnisme - qui ne l'intéressait pas - alors que Zola l'a défendu avec beaucoup de courage, il y a un aspect social chez Maupassant, que l'on ignore. Notamment dans ses articles pour *Le Gaulois*, pour *Le Figaro*, qui lui ont permis de dénoncer le colonialisme en Algérie et au Maroc. Maupassant n'était pas un idéologue et c'est ce qui frappe d'ailleurs chez les deux hommes, ils ne mènent pas des combats idéologiques. Ils mènent des combats pour lutter contre la misère, ce combat pour la justice n'est pas une notion abstraite, mais concrète. Elle apparaît fortement dans leurs oeuvres respectives. On vient d'évoquer ces combats contre la prostitution, contre la marchandisation de l'être humain... A travers *Boule de Suif*, qui est le portrait d'une courtisane, à travers tant d'autres nouvelles de Maupassant, où il y a des descriptions de filles perdues et dans Zola, il y a, à chaque fois, cette dénonciation qui montre l'horreur d'une société qui écrase les individus et les amène à perdre cette part de liberté qui est la liberté de l'amour. Les deux hommes sont proches par cet attrait de la sensualité, par ce goût de l'eau. Ici, si près de la Seine, on imagine à quel point ils pouvaient communier dans cette passion de la nature si forte chez l'un comme chez l'autre ; en même temps cette liberté de la nature leur montrait l'horreur de ce monde industriel qu'ils ont tenté de dénoncer à l'aube de cette époque de la mondialisation qui a multiplié par mille toutes les horreurs de ce monde industriel naissant.

Zola, comme je le disais, a placé la littérature au-dessus de tout. C'était un homme pour lequel écrire donnait un sens à sa vie, il lui donnait même le seul sens à sa vie.

Bien sûr, la vie amoureuse a beaucoup compté, mais toute sa vie est repassée dans son oeuvre. Chez cet homme qui, pourrait-on dire, était tout en rêve, en encre et en papier, il y avait, comme chez Flaubert, une obnubilation par la littérature. C'était un homme qui se consacrait complètement à ses livres, un homme de lettres jusqu'au bout des ongles. Subitement, cet homme qui ne vivait que pour créer des personnages, ne s'intéresse plus qu'à une seule chose : un homme, une injustice. Et c'est

quelque chose de tout à fait mystérieux, c'est même une énigme, car, bien sûr, je ne vais pas vous dire que tous les écrivains ont été passionnés par la justice : on a beaucoup de très grands écrivains qui non seulement ne se sont pas intéressés à la justice, mais parfois ont même pactisé avec l'injustice, et l'un des plus grands c'est certainement Céline.

Mais ce qu'il y a d'intéressant, c'est de voir que tous, ont été à la recherche de la vérité. Je ne crois pas qu'il n'y ait d'artiste qui, à travers sa vision, n'ait pas essayé d'apporter sa pierre, d'apporter quelque chose au capital de l'esprit, par la vérité. Et c'est cette recherche de la vérité qui est le bien commun de tous les grands artistes, de tous les grands écrivains, et c'est pourquoi ils sont si chers, si importants, dans le patrimoine de l'humanité. Peu d'entre eux ont hésité à défendre cette vérité et la justice quand elle était menacée.

Je voudrais prendre l'exemple de quelques uns d'entre eux, notamment celui de Voltaire, qui est certainement de ce point de vue un grand incompris. On connaît le Voltaire amusant de *Candide*, le brillant esprit, l'homme des mots, des salons, on connaît le mondain, on ignore que Voltaire, toute sa vie, a été profondément attaché à la justice et que, à chaque moment de sa vie, il y a eu un combat pour essayer, disait-il, « de faire un peu de bien ». Il y a des combats qui sont très connus, celui pour la mémoire de Sirven, pour la mémoire de Calas, pour la mémoire du Chevalier de la Barre, mais quand on se penche un peu sur la vie de Voltaire, on trouve mille combats pour aider les paysans autour de lui, pour essayer de réparer les injustices quotidiennes. C'est quelque chose qui me semble-t-il, n'est pas assez connu chez Voltaire. Pourquoi Voltaire qui avait son château de Ferney, qui était riche, qui avait tous les avantages de la notoriété, du talent, pourquoi subitement ce désir de remettre en cause, de risquer ses avantages pour aller aider des gens malheureux ?

La réponse, il faut aller la chercher chez ces écrivains eux-mêmes. Je pense que, si Voltaire a défendu l'injustice, c'est parce que lui-même a été victime de l'injustice, lui-même a été roué de coups par les hommes de mains du Prince de Rohan. Je pense que si Zola s'est battu à ce point pour la justice, c'est parce qu'il a retrouvé en lui ces ferments d'injustice qu'il avait pu connaître dans sa jeunesse. Son père avait construit un canal qui portait son nom, le canal Zola, et, après la faillite, on a débaptisé ce canal, on a retiré le nom de « Zola » à ce canal. C'est certainement l'amorce de ce sentiment d'injustice et, pourrait-on dire, de cette sorte d'insécurité sur les jugements de la société. C'est ce qui pourrait départager les écrivains : certains - même s'ils recherchent cette vérité dans leurs oeuvres - croient finalement au verdict de la société et d'autres ont senti que cette vérité de la société était instable, aléatoire. Ils ont réussi à la faire évoluer. C'est le cas de Voltaire, c'est le cas de Zola, et c'est aussi le cas de François Mauriac.

On peut retrouver dans la pauvreté des origines de Mauriac, à Bordeaux, dans le quartier des Chartrons, ce sentiment très grand de l'injustice sociale, qui l'a amené plus tard à risquer sa vie pour des combats qui finalement remettaient en cause tous ses avantages. Même si c'était un homme qui, par beaucoup d'aspects, aimait la société, aimait ses plaisirs, ses honneurs, puisqu'il n'a dédaigné ni la légion d'honneur, ni l'Académie Française. Nous avons là des points communs qui nous ramènent à Zola, qui avait conquis, par son talent, une formidable notoriété ; il avait réussi à sortir de la pauvreté, il avait fait construire cette merveilleuse maison. Subitement, simplement parce qu'un homme était condamné injustement, il a accepté de tout remettre en cause.

C'est un combat dont nous ne mesurons pas toute la violence et toute l'étendue. Aujourd'hui l'affaire Dreyfus nous apparaît comme un vieux combat.

L'entrée de Zola au Panthéon en a fait une gloire nationale, et on a du mal à comprendre comment il y a eu un tel acharnement contre lui. J'ai vu ici, tout à l'heure, un magnifique tableau de Henri de Groux qui s'appelle « Zola aux outrages », où l'on voit toutes les vociférations de cette société qui finalement ne se rend pas compte qu'en remettant en cause ce principe fondamental de la justice, c'est elle-même qu'elle remet en cause. Je crois que ceux qui participent à l'injustice par l'indifférence ne se rendent pas compte à quel point leur société elle-même est remise en cause par cette injustice.

De ce combat très douloureux, dont sa famille porte encore la trace, il y a ce sentiment qui a duré si longtemps de cette haine contre Zola qui avait donné l'impression de mettre en cause l'armée française, alors qu'en réalité il voulait lui rendre son honneur. Ce qu'il y a de terrible, peut-être, ce n'est pas la haine suscitée auprès des militaires, la haine suscitée auprès des politiques, ce qui me semble peut-être le plus terrible, le plus affreux, c'est de voir que cette haine existait aussi chez ses pairs, chez les écrivains.

Le malentendu, l'incompréhension était grands parmi ses propres amis. Il y a une phrase terrible que je vais vous citer, une phrase d'un homme pourtant très intelligent, il s'agit de Brunetière, le grand critique de la *Revue des Deux Mondes*, qui écrivait : « L'intervention d'un romancier, même fameux, dans une question de justice militaire, m'a paru aussi déplacée que le serait dans la question des origines du romantisme l'intervention d'un colonel de gendarmerie. »

Cette phrase montre la limite de la littérature comme corporation, de la littérature comme petit clan qui ne comprend pas, qu'au fond ces grandes oeuvres, elles sont magnifiques certainement parce qu'elles sont belles, mais qu'à un certain moment elles sont hissées à un niveau supérieur, parce qu'elles contiennent des valeurs qui sont les valeurs de l'humanité et qui sont des valeurs qui vont bien au-delà de leurs qualités formelles. C'est oublier que Montesquieu, que Rousseau, ont participé largement à ce que nous sommes aujourd'hui. Ils ont non seulement révolutionné nos institutions politiques mais en même temps ils ont transformé, ce dont nous ne nous rendons même plus compte, notre sensibilité.

Aujourd'hui, nous aimons, comme a aimé Rousseau ; nous participons un peu à l'oeuvre de Rousseau ; son oeuvre s'est diffusée, elle a pénétré en nous d'une façon extraordinaire, comme les plantes font la synthèse de la lumière, eh bien nous, nous avons fait la synthèse des grandes idées que ses oeuvres portaient en elles ; et c'est vrai que des hommes comme Chateaubriand, comme Balzac, comme Stendhal, comme Tolstoï ont fait entendre dans leurs oeuvres, une autre voix, une voix spirituelle : la loi naturelle contre la loi sociale.

Il y a quelque chose de tout à fait étonnant chez Zola : il semble avoir eu une prémonition en évoquant à travers ses héros, des hommes qui ont été tués par leur idéal. Subitement l'idéal est chez eux devenu une passion tellement forte qu'elle leur fait oublier tout le reste : je pense notamment au Lantier, inspiré de son ami Cézanne, qui se pend dans son atelier parce qu'il ne parvient pas à peindre ce qu'il appelle la femme absolue ; à Muffat également, le personnage de *Nana*, qui subitement abandonne tous ses avantages lui aussi et qui va mourir pour l'amour d'une femme.

Il y a chez Zola une sorte de mort vers la fin de sa vie. On le sent dans une sorte de désespoir ayant quasiment abandonné la littérature et complètement identifié à son combat pour la vérité.

Je crois, que l'art est toujours une expression de liberté et de vérité. Souvent on se pose la question : pourquoi la littérature française a-t-elle une telle influence à l'étranger ? Dans les pays francophones, et même dans les pays dont le Français n'est pas la langue, nous trouvons des gens pour dire : « mais cette littérature française, elle m'a aidé à vivre, elle m'a sauvé. »

C'est pourquoi ce combat de Zola est si important. A travers son combat pour Dreyfus, c'est aussi l'image de la France qu'il a rehaussée. L'image de la France, je ne dirais pas qu'elle s'était abaissée avec l'affaire Dreyfus - parce qu'il ne faut pas oublier (en se replaçant dans le contexte de l'époque) qu'en France il y a eu *une affaire Dreyfus*. Croyez-vous que dans d'autres pays, en Europe centrale, il y aurait eu une affaire Dreyfus ? Je crois qu'il ne faut pas voir l'affaire Dreyfus uniquement dans ses polémiques, il faut voir que le fait qu'une partie de la France se soit indignée pour un homme victime d'une injustice, je crois que c'est une leçon d'espoir et cela montre à quel point il y a dans la France une attirance vers ces valeurs que développe sa littérature, vers ces valeurs de justice et de liberté. J'ai parlé de Voltaire, j'ai parlé de Mauriac, mais je pourrais aussi parler de Camus, ou je pourrais parler de Montaigne. Je crois que c'est ce qui fait notre attachement à la langue française, c'est ce qui fait notre attachement à cette idée de la France, c'est que ce n'est pas seulement un territoire, ce n'est pas seulement un pays magnifique, ce ne sont pas seulement des oeuvres d'art, ce ne sont pas seulement des cathédrales, c'est une idée et cette idée elle est une lumière.

On a traité Zola de matérialiste. Il a, en fait, décrit l'inhumanité de la société industrielle. Il me semble qu'il a défendu, contre cette société industrielle, l'esprit contre toutes les formes d'asservissement. De son combat pour Dreyfus, je crois qu'on peut tirer la conclusion que d'une certaine façon il a été un mystique laïque. Un mystique de la vérité et de la justice.

Ce texte est une transcription de la réflexion improvisée à laquelle s'est livré Jean-Marie Rouart au cours de son allocution (NDLR).